

CHAPITRE 16

PREMIER MAI (2/2)

Enfin, je réussis à avoir Axel, et le voici presque immédiatement. « Quand j'ai raccroché avec toi, j'ai rien compris à ce qui s'est passé, j'ai vu le type devant moi se prendre un LBD en pleine tête et ensuite la panique totale, la suffocation ! » Il est en bon état, tout va bien. Sa carrière de banquier d'affaire ne l'a pas préparé à ce type de sensations fortes, il est sonné mais ma foi il prend tout cela plutôt bien. Il faut dire que je l'avais prévenu qu'il devait s'attendre à tout.

Momo est enfin là. Le temps de les présenter l'un à l'autre et nous tentons une sortie au milieu du pack reconstitué, mais après quelques mètres seulement le rouleau nous revient en pleine face. Un bataillon de CRS a décidé de charger au beau milieu de la foule, laissant une fois encore beaucoup de monde sur le carreau. Nous sommes repoussés là d'où nous venons sans qu'il soit possible de faire autrement. Le boulevard s'inonde à nouveau de gaz et nous voyons notre impasse se remplir de tous ceux qui fuient l'asphyxie. Il nous faudra attendre encore un peu pour évaluer les dégâts et reprendre pied sur le boulevard.

Martinez a quitté les lieux depuis longtemps, exfiltré par son service d'ordre dès la première odeur suspecte. Courageux mais pas téméraire, le sosie du sergent Garcia ! Nous campons là encore un peu puis le cortège finit par s'ébranler. Enfin ! Nous allons pouvoir faire ce pour quoi nous sommes venus : marcher jusqu'à la place d'Italie en réclamant la démission du président. Enfin si Dieu, quel qu'il soit, nous prête vie d'ici-là car on sent bien qu'aujourd'hui c'est au pire qu'il va falloir s'attendre.

Au bout de quelques mètres, Axel me prend par le bras. « Venez voir, c'est ici que j'ai vu le type se prendre le flashball en pleine poire ». Effectivement, c'est bien là, la flaque de sang qui en atteste est de fort belle facture. Pas du sang de cinéma, plutôt le rouge unique du fluide vital, petits grumeaux inclus, répandu au sol sur une large surface. Dans quel état peut bien se trouver ce pauvre gars à l'heure actuelle ? « Il n'avait rien demandé, il était juste là, point », nous raconte Axel. Envie de vomir. En tout cas le bizutage de mon pote n'aura pas duré bien longtemps, trente secondes à peine et il était déjà dans l'ambiance. C'est loin d'être terminé.

En route vers l'est de la capitale, nous croisons le fameux service d'ordre de la CGT. Je m'attendais à voir un épais cordon de bonshommes charpentés, les plus trapus de la bande, mais j'étais à côté de la plaque. Une moyenne d'âge de soixante-cinq ans, un mètre soixante-dix pour les plus élancés, c'est plutôt le festival des moustaches blanches et des tempes dégarnies. Sans la cocarde « SO » plaquée sur leurs gilets rouges et s'il n'y avait pas que des hommes, on dirait le contenu d'un bus de maison de retraite se déversant devant le Palais des Congrès pour un concert de Franck Michael. J'exagère, je sais, mais à peine.

« Alors papy, il est où Martinez ? » « Parti. Il est parti. » On les sent gênés, le déclarant *number one* de la manifestation n'a même pas attendu qu'elle démarre. On est loin de Faouzi quittant la zone en dernier une fois ses troupes en lieu sûr. « Ça fait quoi de vivre une manif Gilets jaunes ? Vous avez vu comme ils nous traitent ? C'est comme ça depuis le 17 novembre ! » « On connaît, on connaît » réplique l'un des petits pépés avec la voix du vétéran. Il n'a pas l'air si sûr de lui mais nous n'avons pas le cœur de lui ôter ses dernières illusions. Que l'on me comprenne bien : je ne nie pas l'apport formidable du syndicalisme en général, en théorie si l'on préfère, ou dans telle ou telle lutte sectorielle menée avec brio par des gens manifestement courageux qui s'engagent corps et âme pour leur collègues, mais je mets sérieusement en doute les contributions tangibles de ces directions-là pour les années qui m'intéressent.

Amateur de contrastes, je pousse Axel à sortir son gilet jaune, car il est un peu spécial. Je l'ai déjà vu chez lui et depuis je n'attends qu'une chose : le voir avec aujourd'hui. « Non, les gars, c'est tendu, je vais passer pour un con ! » Avec Momo nous insistons et finalement le voilà sorti du sac. C'est un gilet en série limitée produit par le Club Méditerranée et offert aux banquiers qui ont financé la remise à neuf du village de Cefalù en Sicile, cinq tridents, le village le plus cher au monde. Axel se l'était vu remettre avec toute son équipe lors d'une visite du chantier en voie d'achèvement, sur fond de plage ensoleillée et de luxueux petits fours. Rien qui ne pourrait être plus éloigné de l'ambiance prolétarienne enragée qui règne aujourd'hui sur le boulevard de Port-Royal que nous arpentons gaiement. Les Gilets jaunes ont pris en main la plus grosse manifestation syndicale de l'année, nous ne sommes pas samedi et pourtant nous sommes chez nous, cette simple victoire nous suffit pour le moment.

La marche, régulière, n'est cependant pas de tout repos. Des échauffourées ont lieu un peu partout sur les flancs, à chaque grosse intersection. À mesure que nous nous rapprochons de notre point final, la tension ne fait que monter. Déjà, le cortège s'est délesté d'une fraction des siens partis en sauvage au niveau des Gobelins pour rejoindre la place d'Italie par un autre chemin. Ils anticipent l'engorgement final, et la suite des événements leur donnera raison.

Sur le boulevard Saint-Marcel, nous passons devant un gros immeuble à l'enseigne du « Centre de santé des gardiens de la paix ». Le très haussmannien édifice dispose d'un supplément vitré par lequel nous observent une dizaine d'infirmières. Le cortège marque un arrêt à leur niveau, et voilà qu'elles nous saluent en agitant les bras. Nous leur rendons leur geste avec ferveur, et une clameur s'élève alors dans le ciel de Paris. On a envie d'abolir les cloisons vitrées, de courir vers elles pour les prendre dans nos bras, fraterniser même pourquoi pas avec ces « gardiens de la paix » blessés, tant qu'ils souhaitent véritablement préserver la paix civile et non servir les forces d'un ordre injuste et largement illégitime.

La marche reprend et nous parvenons bon an mal an au coin du boulevard de l'Hôpital. Il faut piquer à droite pour rallier la place d'Italie mais nous comprenons rapidement que ce sera peine perdue. La marée humaine de Montparnasse s'est déversée d'un côté à l'autre de Paris, et la voilà ici bloquée aux trois-quarts de la travée par une ligne de CRS, grilles, camions, canon à eau et tout l'attirail habituel. Nous marchons jusqu'au milieu du boulevard puis nous retournons. Devant comme derrière, l'espace est rempli de monde, et ça continue d'arriver. Nous y retrouvons Benjamin et la discussion s'engage sur ce qui pourrait donner un nouveau souffle au mouvement.

La réunion des figures tant souhaitée par certains semble une perspective utopique. Benjamin est lucide. Il est comme on le sait partisan d'actions ciblées qui font appel à telle ou telle personnalité en fonction des objectifs et des tempéraments de chacune. Personne n'a la solution idéale, tout le monde tâtonne. On en est là lorsque la police se décide à attaquer la foule, et l'on voit les premiers projectiles déferler. Certains, tirés à longue portée, nous atterrissent dans les pieds alors que nous sommes pourtant loin de la tête, mais nous ne sommes pas les plus à plaindre car devant c'est tout simplement le chaos.

Nous fuyons à travers le pâté de maisons qui relie les deux boulevards. Au sud, l'issue est gardée par un rideau de fumée, il n'est pas question de s'y engager. Nous nous retrouvons donc à nouveau sur Saint-Marcel. Je pensais avoir vu le gros de la foule, mais pas du tout, le boulevard s'évertue à charrier des hectotonnes de matière humaine jaune et rouge. Ça ne s'arrête pas ! Je me juche sur une balustrade pour évaluer la masse en mouvement mais elle semble ne pas avoir de fin. Nous passons peut-être une demi-heure ici, sans jamais voir le flot ne tarir car nous sommes des centaines de milliers, un million peut-être. Comme le flux est permanent, qu'il persiste à obliquer à droite comme nous l'avions fait quelques dizaines de minutes plus tôt, et que rien ne semble l'arrêter, nous en concluons que le passage s'est ouvert vers l'arrivée. Un bref retour côté Hôpital nous fait rapidement comprendre qu'il n'en est rien. Ça bastonne toujours autant, simplement la densité n'a fait qu'augmenter jusqu'à atteindre un point d'ébullition. C'est à ce moment que l'air irrespirable et la compression massive pousseront à l'éclatement des grilles de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, tandis que nous repartons d'où nous venons. La police y décide de nous priver de notre soupape, ces petites rues qui font la jonction entre les deux boulevards, et nous sommes contraints de quitter la corniche pour nous abandonner au tsunami. À partir de là, nous confions nos vies à l'événement.

Partis du trottoir sud de Saint-Marcel, nous faisons notre possible pour accéder à l'abribus central, face à la banque qui fait l'angle. Nous y parvenons difficilement et le voilà déjà qui cède sous les coups des black blocs. D'autres sont en train de s'attaquer à la banque qui fait l'angle, dont les vitrines résistent mais finissent par plier. J'entraîne mes gars le plus loin possible, sur le trottoir d'en face, contre la façade des immeubles. Les policiers qui nous bordent commencent alors à tirer sur la foule et la panique est indescriptible. La densité est encore supérieure à celle du début d'après-midi, en fait je ne vois pas comment on pourrait jamais être plus serrés. Beaucoup se sentent mal, un homme tente de forcer un portail d'immeuble pour y réfugier les femmes qui l'entourent. Juste à côté, une sandwicherie restée ouverte a été prise d'assaut et ressemble à une boîte de sardines, des bras et des mains en sortent sans qu'on puisse les attribuer à un corps en particulier. Partout ça hurle, ça crie, ça réclame de l'air.

On parvient à s'extraire tant bien que mal mais nous sommes happés côté Hôpital, on y est moins serrés mais une violente charge doublée d'un déluge de gaz nous fait détalier comme des lapins dans l'autre sens, à sauter par-dessus les grenades. Nous sommes faits comme des rats. Heureusement, la sortie vers la Seine est gardée par une ligne de gendarmes. Il y a peut-être moyen de moyenner. Avec Momo et Axel, nous allons directement au contact. Collés au bouclier, nous feignons la force tranquille des vétérans alors que nous n'en avons pas mené bien large tout au long de cette journée. « Bon, les gars, ça suffit maintenant, ce mouvement a besoin d'une doctrine, on va l'élaborer, il faut s'y mettre » lance Momo avec son petit ton sérieux (généralement suivi d'un silence puis d'une grosse blague inattendue, c'est dingue

comme ce mec a le sens du tempo). À notre grande surprise, le gendarme nous sourit, nous gratifie d'un clin d'œil (en tout cas dans mon souvenir) et nous lâche « allez-y les gars, allez la faire votre doctrine » en nous ouvrant le passage. Nous inaugurons le compte-gouttes, bientôt suivi par tous ceux qui en ont trop vu aujourd'hui.

De derrière la ligne de gendarmes nous contemplons le panorama, apocalyptique. Gaz, explosions, cris et grincements de dents, le spectacle habituel, au carré cette fois-ci. Je n'ai jamais vécu cela de ma vie et je ne le revivrai probablement jamais. Les premiers actes des Gilets jaunes ont été des moments forts, terriblement intenses, mais aujourd'hui vraiment nous nous sommes vus crever, j'ai été comme les autres à deux doigts de finir piétiné, étouffé, gazé jusqu'au dernier degré. Certains n'ont pas eu notre chance qui subissent encore, des mois plus tard, les séquelles de traumatismes divers suite à cette maudite journée. En face aussi, on déplore des victimes, un CRS s'est pris un pavé sur le crâne et n'a dû son salut qu'à son casque. Cette journée marque le début d'un sérieux reflux du mouvement, car la stratégie ignoble du préfet Lallement commence à porter ses fruits. Trop de gens ont eu la peur de leur vie entre Montparnasse et la place d'Italie, et beaucoup d'entre eux ne manifesteront plus jamais.

De cette journée inqualifiable, une scène seulement sera retenue par les médias devant l'insistance du mythomane Castaner à qualifier d'« attaque » l'épisode de l'intrusion, vers la fin de l'après-midi, de manifestants dans le jardin de la Pitié Salpêtrière. Les images sont terribles. On s'attarde particulièrement sur celle des soignants effrayés qui retiennent la porte pour empêcher des gilets jaunes de pénétrer dans l'enceinte de l'hôpital, tandis que les CRS en contrebas envahissent le jardin pour rosser comme à la parade ceux qui s'y sont réfugiés après la rupture de la grille. L'orfèvre de la « fake news » y déploie toute l'étendue de son talent, transformant en assaut ce qui n'était qu'un réflexe de survie quitte à manipuler pour ce faire les déclarations de certains soignants. J'ai l'honneur de répondre directement à cette cagole par l'écriture, sous la dictée de Jérôme, du communiqué général publié le lendemain.

La vérité à cacher derrière cette outrance opportune, c'est que nous étions peut-être un million aujourd'hui à Paris – les grabataires de la CGT, une fois n'est pas coutume, étaient tellement essouffés qu'ils n'en ont compté qu'un sur trois – et que tout le pays était dans la rue pour hurler sa rage d'être ainsi méprisé. L'incendie de Notre-Dame survenu quelques semaines plus tôt, loin d'avoir canalisé cette colère dans un élan émotionnel national qui aurait arrangé le pouvoir, n'a fait que catalyser la douleur d'un peuple à bout. Quelques jours après ce premier mai, c'est une autre cathédrale qui menace à son tour de vaciller. Le congrès de la CGT s'avère en effet plus que houleux. On se demande tous si, après cette journée hors norme pendant laquelle les bataillons syndicaux ont pour beaucoup découvert le traitement infligé aux Gilets jaunes depuis le début du mouvement, la base ne va pas enfin déborder sa direction. Las, la pesanteur des structures restant une donnée sociologique de base lorsqu'il s'agit de tels mastodontes, tout rentrera rapidement dans l'ordre. Les syndicats reprendront donc leurs vieilles habitudes, en attendant mieux. La réforme des retraites à venir dans quelques mois leur donnera l'occasion de se remettre au goût du jour, mais nous n'y sommes pas tout à fait.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal